

Comment Freud nous parle-t-il? How does Freud speak to us?

Patrick J. Mahony

Volume 14, Number 2, novembre 1989

Pauvreté et santé mentale (1) et À propos des patients agressifs (2)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/031517ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/031517ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (print)

1708-3923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mahony, P. J. (1989). Comment Freud nous parle-t-il? *Santé mentale au Québec*, 14(2), 82–90. <https://doi.org/10.7202/031517ar>

Article abstract

For well over a decade I have been exploring certain psychodynamic aspects of Freud's discourse and their implications, which tend to be scotomized by an ideologically-driven organizational psychoanalysis. Ideally there should be a continuity between the more circumscribed communicative scene of clinical psychoanalysis and the broader scene of communication with one's psychoanalytically oriented colleagues. More specifically, a historical framework stretching from the Renaissance to the nineteenth century helps to highlight the distinctiveness of that kind of discourse which Freud preferred to use. In particular, it was one which stimulated and facilitated both the associative and critical processes of Freud in the act of writing, and ours as well in the act of reading him. Such a discourse not only describes but also enacts psychic activity on the conscious, preconscious and unconscious levels. There is ultimately a democratic spirit in such expression, which I have pointedly called elsewhere Freud's prose of solidarity, and alternately, Freud's policy of a non-apartheid lexicality.

Comment Freud nous parle-t-il?

Patrick J. Mahony*

Depuis plus d'une décennie j'explore certains aspects psychodynamiques de la pensée de Freud et de ses implications, qui tendent à être scotomisés par une institution psychanalytique à tendance idéologique. Idéalement, il devrait y avoir continuité entre la sphère de communication plus circonscrite de la psychanalyse clinique et celle, plus large, des collègues orientés vers la psychanalyse.

Plus spécifiquement, un cadre historique allant de la Renaissance au XIXe siècle aide à faire ressortir le côté distinctif de ce genre de discours que Freud préférait utiliser. En particulier, il était de ceux qui stimulaient et facilitaient à la fois les processus associatifs et critiques de Freud quand il écrivait, aussi bien que des nôtres quand nous le lisons. Un tel discours ne fait pas que décrire, il met aussi en acte l'activité psychique aux niveaux conscient, préconscient et inconscient. Il y a, en dernier ressort, un esprit démocratique derrière ce discours, que j'ai appelé ailleurs la prose freudienne de solidarité, et alternativement, la politique freudienne de non-apartheid lexical.

La visite d'une librairie nous apporte cette expérience familière de constater le grand nombre de livres présentant Freud dans tous les aspects de la psychanalyse : *Freud et le développement de l'enfant*, *Freud et la pulsion de mort*, *Freud et le narcissisme*, *Freud et la technique psychanalytique* — les titres n'en finissent plus de se multiplier. Nous sommes également frappés par le nombre de volumes reliant Freud à d'autres disciplines que la psychanalyse proprement dite, allant de l'histoire à la littérature et à l'anthropologie.

Je veux explorer maintenant un côté de Freud grandement négligé, même par les psychanalystes, un côté de Freud qui ne porte pas autant sur ce qu'il a dit, mais sur sa façon de le dire. En même temps, il faut éviter de faire une distinction trop rigide entre contenu et forme, étant donné que la forme elle-même est parmi les premières et dernières élaborations du sens (contenu). Voyons plus comment la façon de dire de Freud n'était pas en périphérie mais au cœur même de sa façon de comprendre la psychanalyse.

Je vous invite à vous transporter avec moi à des milliers de kilomètres d'ici, il y a plusieurs décennies. Nous nous retrouvons à Vienne ... Berggasse

19.. dans le bureau de Freud ... et nous jetons un coup d'œil par-dessus son épaule. À ce moment mémorable, novembre 1899, le mois où le plus célèbre livre dans l'histoire de la psychanalyse est sur le point de paraître, Freud est assis à sa table de travail, rédigeant un profil professionnel qu'on lui a demandé pour son inclusion dans *Le Lexique biographique des médecins réputés du dix-neuvième siècle* (*Biographisches Lexikon hervorragender Ärzte des neunzehnten Jahrhunderts*), colligé par Julius Pagel. Dans sa description autobiographique, Freud en est à l'énumération de ses «maîtres». Nous sommes frappés par le fait qu'à deux reprises il se désigne lui-même comme élève ... mais élève de qui? nous demandons-nous immédiatement. Nous ne voyons pas les noms de Breuer, de Fliess, ni même de Meynert — ce dernier était même estimé par Freud comme le génie le plus brillant qu'il ait jamais rencontré (Jones, 1953, 65; Freud, 1900, 437). Notre curiosité est à la fois satisfaite et piquée à la vue de deux noms vénérés sous la plume de Freud : Ernst Brücke et Jean-Martin Charcot¹, respectivement les autorités de l'époque en physiologie et neurologie. Imaginons maintenant l'œuvre entière de Freud devant nos yeux. En cherchant d'abord ce que Freud avait à dire de Brücke, nous sommes surpris de voir que Freud ne mentionne Brücke que très rarement. Bien sûr, on retrouve le nom de Brücke dans l'*Interprétation des rêves*, mais

* L'auteur, Ph.d., est psychanalyste et professeur titulaire à l'Université de Montréal.

exception faite d'une allusion en passant dans ses conférences d'*Introduction à la psychanalyse*, Brücke ne sera pas mentionné jusqu'à son esquisse autobiographique en 1925 et la postface de *Psychanalyse et médecine* en 1926. Ce n'est qu'à ce moment que Freud dévoilera l'influence inégalée que Brücke a eue sur lui (Freud, 1926, 253).

Cette affirmation de Freud sur l'influence exceptionnelle de Brücke nous étonne, si on considère le peu de références à Brücke dans l'œuvre de Freud. Le paradoxe devient même plus étrange si l'on songe que c'est durant ses trois premières années à la Faculté de Médecine (1874-1876) que Freud assista aux cours de Brücke, et que de 1876 à 1882, il travailla au laboratoire de celui-ci. Et c'est précisément ces années — c'est ainsi qu'il l'écrivit plus tard — qu'il décrit comme les années les plus heureuses de sa vie d'étudiant (Freud, 1900, 206). En somme, Freud passa huit années consécutives de sa vie comme élève de Brücke. Il est d'autant plus frappant, donc, que Freud, cet auteur classique de la prose allemande, en dépit de ses nombreuses années d'apprentissage avec ce maître tant estimé, n'aborda jamais la question du langage chez Brücke et des attitudes de celui-ci face au discours.

Si nous poursuivons plus loin nos recherches, nous retrouverons deux œuvres publiées à Vienne et contenant des remarques propres à nous éclairer. Dans son autobiographie, Moritz Benedikt s'est plaint de ce que les conférences de Brücke soient trop difficiles et qu'elles demeurent incompréhensibles aux étudiants (Benedikt, 1906, 61). Mais plus utile encore pour nous, il y a la biographie écrite par le petit-fils de Brücke. Ici, retenons le fait que Brücke était si réservé qu'il prenait garde de parler de tout progrès dans son travail, même avec ses amis spécialistes. Il ne se sentait disposé à discuter d'une idée qu'une fois celle-ci suffisamment mûre (Brücke, 1928, 76-77 ; cf. Bernfeld, 1944, 351). Gardons ce détail à l'esprit, alors que nous nous tournons vers cet autre maître, dont Freud a publiquement reconnu l'importance en novembre 1899, Jean-Martin Charcot.

Tandis que Freud a connu Brücke pour avoir été son élève pendant huit ans, il a étudié avec Charcot pendant une très courte période². Et pourtant, ce contact de courte durée, à peine plus que la durée d'une saison, a véritablement présenté tous les éléments d'une rencontre existentielle (cf. Ellenber-

ger, 1970, 436). Par exemple, nous savons que le séjour de Freud à Paris a été déterminant dans le changement de son orientation de la neurologie à la psychopathologie ; nous savons également qu'à travers ses écrits psychanalytiques, Freud a souvent rendu un hommage touchant à Charcot. Puis, il y a ce fait d'importance que Freud a nommé son premier fils du nom de Charcot, et ceci, du vivant de son maître. Par ailleurs, ce n'est qu'après la mort de Brücke que le nom de celui-ci fut donné au troisième et dernier fils de Freud.

Les réflexions précédentes piquent notre intérêt quant à ce que Freud pensait spécifiquement de la puissance des exposés de Charcot et vraiment tout est dit par le fait que Freud révèle beaucoup plus de la nature du discours de Charcot que ne le fait le biographe français de celui-ci, Georges Guillain (1955). Dans cette ligne de pensée, soulignons trois des œuvres de Freud : les deux préfaces de ses traductions de Charcot et l'éloge funèbre qu'il a écrit de ce dernier. Les conférences de Charcot, traduites par Freud, ont été recueillies dans deux volumes radicalement différents l'un de l'autre. Le premier comprend des conférences préparées avec soin pour leur présentation publique. Chacune de ces conférences, dira Freud, «était une petite œuvre d'art par sa structure et sa composition, réussissant à réjouir l'auditoire» (Freud, 1893, 17-18 ; 1956, 9).

Cependant Freud était davantage captivé par l'autre volume, formé des conférences improvisées, ces fameuses *Leçons du mardi* qui montrait le style d'enseignement de Charcot à la clinique externe de la Salpêtrière. Il n'échappait pas à l'observation de Freud que ces *Leçons du mardi* de Charcot étaient beaucoup mieux accueillies que les conférences formelles avec toute leur préparation artistique. Freud écrivit en 1893, que la publication des entretiens de Charcot «a aussi élargi, sans borne le cercle de ses admirateurs ; et jamais avant une œuvre sur la neuropathologie n'avait eu autant de succès auprès du public médical» (Freud, 1893, 18). Ces conférences, donc, pouvaient servir de modèles à Freud pour transmettre ses propres idées. Étant donné son sens artistique, on imagine qu'il a scruté l'aspect expressif de ces entretiens de Charcot dont l'influence dramatique était si importante. De fait de nombreux indices prouvent le sérieux avec lequel Freud a réfléchi à l'influence des *Leçons du mardi*

de Charcot. Voici quelques extraits de cette analyse de Freud :

«Ces conférences doivent un charme particulier au fait qu'elles sont entièrement, ou pour leur plus grand part, des improvisations. Le professeur ne connaît pas le patient qui lui est amené, ou il ne le connaît que superficiellement. Il est obligé de se conduire face à son auditoire comme il le fait dans sa pratique médicale, avec l'exception qu'il pense à haute voix et permet à son auditoire une participation à ses recherches et conjectures» (Freud, 1982-1894, 133).

«On peut voir comment, pour commencer, il demeure indécis quant à la présence de quelque nouvelle manifestation difficile à interpréter, on peut suivre les chemins qu'il prendra pour arriver à comprendre, on peut étudier la façon avec laquelle il a rencontré des difficultés énormes et les a surmontées» (Freud, 1956, 10).

«Il n'est jamais apparu plus grand à son auditoire que lorsque, donnant un relevé détaillé de ses processus de pensée et montrant la plus grande franchise quant à ses doutes et hésitations, il a ainsi cherché à rétrécir l'écart entre maître et élève» (Freud, 1893, 18).

«L'intérêt dans une présentation était souvent suscité seulement lorsque le diagnostic eut été fait et que le cas eut été traité en accord avec ses particularités... C'était alors que — emportés par le sens artistique du narrateur tout autant que par le regard pénétrant de l'observateur — nous écoutions les petites histoires démontrant comment une expérience médicale conduisait à une découverte nouvelle; c'était alors que, en compagnie de notre maître, nous étions transportés à partir de considérations d'un tableau clinique d'une maladie nerveuse jusqu'à une discussion de problèmes fondamentaux des maladies en général» (Freud, 1892-1894, 135).

Arrêtons-nous ici un moment pour dresser la liste des qualités rattachées à ce «charme particulier» des *Leçons du mardi* qui attiraient tellement Freud : franchise et courage de dire tout haut ce qui était pensé tout bas; appel démocratique à l'auditoire dans l'aventure scientifique partagée; aveu de doutes soudains, hésitations, et obstacles; souci de retracer les origines, et considération des implications plus larges du sujet en question. Notre liste pourrait nous induire en erreur si nous ne prenions

garde d'y ajouter un détail, en apparence insignifiant peut-être, mais pourtant d'une importance primordiale. La méthode adoptée par Freud dans son travail de traduction varie énormément selon qu'il traduisait les conférences formelles de Charcot ou ses entretiens informels. Lorsqu'il traduisait les conférences officielles, formelles, Freud se conformait à la traduction conventionnelle, s'efforçant de rendre le texte original. Par ailleurs, lorsqu'il traduisait les entretiens informels, il intercalait tout au long du texte ses propres notes explicatives, voire même ses objections! Ainsi, dans un geste d'imitation de la nature du texte original, Freud rédigea sa traduction tout en se permettant d'y insérer l'ouverture d'un dialogue. Une telle traduction représente beaucoup plus que la transmission de la pensée de l'auteur — c'est une traduction élaborée sur un dialogue critique, lequel est lui-même une réponse mimétique au caractère de texte original. Freud justifia ses élaborations en insistant sur le fait qu'elles étaient «des objections critiques et des commentaires semblables à ceux qui pourraient venir à l'esprit de quelqu'un dans l'auditoire»; il exigeait ainsi le droit de réserve de n'importe quel critique d'un livre technique. Et, comme si ce n'était pas suffisant, Freud réclama que ses additions soient jugées pour ce qu'elles étaient par les lecteurs de Charcot. Ainsi, il élargit la portée du dialogue du texte original de façon telle que les lecteurs de sa traduction se trouvent invités à prendre part à une discussion critique avec lui tout autant qu'avec Charcot.

Ou, on pourrait peut-être réagir avec réserve et se demander silencieusement : cette discussion de la traduction de Freud est intéressante et les catégories de «formelles / informelles» s'appliquent à l'exposé de Charcot, mais comment s'appliquent-elles à l'écriture de Freud? Une telle réserve est justifiée, et je reconnais volontiers qu'il faut répondre adéquatement au défi qu'elle jette. Dans ses *Nouvelles conférences* de 1933 et même plus tard dans *Quelques leçons élémentaires en psychanalyse* (1940), Freud fait la distinction entre l'exposé dit «dogmatique» face à l'exposé dit «génétique». Joignant ces deux oeuvres avec deux autres, *Psychanalyse et médecine* (1926) et *Abrégé de psychanalyse* (1940), il nous est possible d'établir ce contraste entre les deux modes d'écriture de Freud. Commençons par l'écriture dogmatique, tellement

formelle d'expression. Si je m'attarde à ce sujet, c'est qu'il est d'extrême importance, car il semble que le discours d'allure dogmatique a été endossé de façon tacite, semi-officielle par l'organisation de la psychanalyse. On peut en juger par l'interprétation restrictive de l'œuvre de Freud, si fréquente dans les programmes d'enseignement psychanalytique et dans le type d'exposé apparemment en faveur chez certains comités éditoriaux psychanalytiques (cf. Mahony, 1986b).

À partir d'un certain nombre de passages variés, il est possible de réunir les cinq caractéristiques que Freud attribuait au discours dogmatique. Premièrement, son but est d'élaborer plutôt que de «forcer la croyance ou de susciter la conviction». Deuxièmement, il procède par déduction, l'auteur commençant par exposer ses conclusions. Troisièmement, cette façon de procéder, tout en produisant un effet marqué et impressionnant, «nécessite l'attention de l'auditoire». Quatrièmement, les principes dogmatiques sont probablement établis «dans la forme la plus condensée et la version la plus déterminante qui soit»³. Et enfin, on donne au lecteur l'impression d'un «tout qui en apparence se suffit à lui-même» et d'une «structure théorique complète» (Freud, 1940a, 281 ; 1926, 191).

Portons notre attention maintenant sur l'autre forme d'écriture, que Freud nommait écriture génétique ou historique, celle qu'il aimait particulièrement. Quoique difficile à préciser, une méthode génétique est celle par laquelle l'auteur fait parcourir à son lecteur le chemin de son investigation. Avant d'aller plus loin, il convient de signaler que l'auteur peut très bien choisir de combiner exposé dogmatique et génétique ; de fait, Freud était soucieux de cette possibilité tant au début de sa carrière psychanalytique qu'à la fin. Ainsi, dans une lettre écrite à Breuer le 29 juin 1892, Freud se préoccupe de l'organisation de leurs *Études sur l'hystérie*. La question principale est la suivante : devrions-nous décrire l'hystérie du point de vue historique et nous appuyer sur les meilleures histoires de cas, devrions-nous commencer par établir dogmatiquement les théories que nous avons construites et les présenter comme une explication ? (Freud, 1940-1941, 147). À la fin de sa vie dans *Quelques leçons élémentaires en psychanalyse*, Freud revint au problème d'organisation et dit explicitement qu'il utilisait consciemment tout à la fois les méthodes

génétique et dogmatique de présentation (Freud, 1940b, 281-282).

Armés de ces considérations, nous voici maintenant préparés à attaquer le cœur du sujet. La méthode génétique de Freud était de deux sortes : ses réflexions privées et ses communications adressées à un grand public. Le but le plus évident du discours génétique de Freud est de convaincre, de persuader. Pour ce faire, selon lui, l'écrivain ne doit pas simplement récapituler son investigation antérieure mais la remettre en scène et la revivre : il invite comme participant le «lecteur critique», vigilant face aux dogmes mais plus prêt à s'engager dans une aventure d'exploration⁴. Voici comment Freud explique ce processus :

«Il est possible de commencer, à partir de ce que chaque lecteur connaît (ou croit connaître) et considère évident, sans le contredire dans un premier temps. Une occasion surviendra rapidement pour attirer son attention sur ce même champ qui, bien que familier, a été jusqu'à ce moment l'objet de sa négligence ou encore qu'il n'a pas apprécié suffisamment. À partir de ceci, on peut introduire des éléments qui lui étaient inconnus et ainsi le préparer à la nécessité d'aller plus loin que ses jugements précédents, d'aller à la recherche de nouveaux points de vue et de prendre en considération de nouvelles hypothèses. De cette façon, on peut l'amener à prendre part à l'élaboration d'une nouvelle théorie sur ce sujet et on peut traiter avec ses objections durant ce travail mutuel» (Freud, 1940b, 281).

À la lumière de cette explication, on comprend pourquoi Freud a utilisé cette méthode génétique avec son public lors de sa première allocution à l'Université Clark en 1909. Ces conférences portaient sur une première révision exhaustive de la psychanalyse jusqu'à ce jour. Cette tentative, que nous connaissons sous le titre de «Cinq leçons sur la psychanalyse», avait originalement le titre révélateur de «Les origines et le développement de la psychanalyse».

Pour illustrer un exemple plus extraordinaire encore du mode d'élaboration génétique de Freud destiné au public, nous pouvons nous référer à son *Introduction à la psychanalyse*, adressée à un auditoire viennois entre 1915 et 1917. Tandis qu'il s'engage dans des réponses à des objections imaginaires, Freud développe ses conférences, selon trois

modes de progression : il fait sans cesse allusion à l'histoire de la découverte psychanalytique et à l'état actuel du savoir ; il discute fréquemment du développement de la prise de conscience de l'analysant ; et il fait graduellement l'éducation de son auditoire sur les principes de la psychanalyse. Par une discussion admirablement orchestrée, Freud recherchait beaucoup plus que transmettre une connaissance intellectuelle à ses auditeurs viennois : en au moins quatre occasions, il leur demande de suspendre leur jugement «pour laisser le matériel travailler en eux» («auf sich wirken lassen» [Freud, 1915-1917, 243 / *Gesammelte Werke*, 11, 250; voir aussi 1915-1917, 12, 79, 244, et 431]). Éducateur splendide, Freud, par cette façon de faire, essayait de rendre son exposé génétique comparable⁵ au vécu du traitement analytique lui-même ; par là il visait non seulement à stimuler son auditoire à penser et à sentir, mais encore à amener les gens à prendre conscience de leurs propres résistances et à favoriser leurs processus associatifs.

Cette méthode du discours génétique de Freud nous apparaît d'autant plus appréciable qu'elle contraste avec le plan audacieux que Francis Bacon, ce père réputé de la science moderne, suggère pour l'écriture scientifique en général. Voici un aperçu de ton radical préconisé dans le plan spectaculaire de Bacon. (La traduction française de la version anglaise de ce texte latin du XVII^e siècle est de nous).

«Le savoir qui est livré aux autres ... doit être abordé de la même façon qu'a été faite la découverte. Et ceci est certainement possible dans le cas de savoir acquis par induction ... il est certainement possible à quelqu'un de revisiter ses propres connaissances et en même temps de parcourir de nouveau le sentier de ses idées et de ses conclusions ; et de cette façon de transplanter sa connaissance dans un autre esprit tout comme elle a mûri dans le sien ... Les aphorismes — représentant seulement des portions et, si on peut dire, des bouchées de savoir -- invitent autrui également à suppléer et à combler quelque chose»⁶.

Remarquez le but archi-rationnel de la conception génétique de Bacon : l'auteur, s'appuyant sur des aphorismes, transmet la trace de ses idées dans le même ordre inductif que l'ordre présumé de sa découverte et de cette façon invite le lecteur à com-

pléter l'induction. Mais il n'y a pas une telle insistance sur l'ordre inductif dans l'approche de Freud comme il le dit à Jung : «Je n'étais pas du tout fait pour être un chercheur inductif — j'étais entièrement destiné à l'intuition» (lettre du 17-12-1911, Freud, 1974, 523). Quand Freud s'adressait à son auditoire, il était absolument conscient de son irrationalité, de ses résistances, des multiples mêlées de la perlaboration de sa communication, et il se servait de tout ceci pour livrer sa pensée.

Quand nous passons de la méthode génétique par laquelle Freud s'adresse au public à celle qui est de la réflexion privée, nous passons d'un discours utilisé pour stimuler les associations de l'auditoire à celui qui vise à stimuler les propres associations de l'écrivain. J'admets que ce que j'essaie de dire peut sembler abstrait et arbitraire, mais ce risque diminue lorsque nous examinons ce qui est appelé écriture exploratoire. Actuellement la masse d'écrits dits exploratoires n'est pas du tout exploratoire car ils sont écrits au passé ; donc, on y trouve plutôt un compte rendu d'exploration antérieure. Par contraste, le style privé génétique de Freud est vraiment exploratoire dans son processus ; au lieu de dire quelque chose qui a été préalablement planifié, le texte ressemble à la sorte d'association libre authentique, par laquelle le patient recherche ce qu'il pense. (La plupart des auteurs psychanalytiques nettoient leurs textes de cette forme de pensée dans leurs premiers brouillons).

Songons à cette confession de Cromwell : «Un homme ne monte jamais si haut, que lorsqu'il ne sait pas où il va». Ce dictum, Freud l'a fréquemment cité (Sachs, 1945, 67). Plus encore, il s'en est inspiré dans son écriture. Il a déclaré notamment : «Quand je m'assois pour travailler, et que je prends ma plume, je suis toujours curieux de savoir ce qui en sortira, et ceci me pousse irrésistiblement à travailler» (Knoefmacher, 1979, 447). Nous trouvons un exemple de cette créativité dans laquelle l'écriture fait surgir l'externalisation verbale d'une expérience intérieure informelle dans ce chef-d'œuvre de Freud, l'*Interprétation des rêves*. À la période où il écrivait cette œuvre mémorable, en 1898, Freud déclara à Fliess : «Je peux composer les détails seulement en écrivant» (lettre du 24-03-1898; Freud, 1985, 305). Quatre mois plus tard, il expliquait à son ami : «Il [mon livre] suit entièrement les poussées de l'inconscient, sur ce

principe bien connu d'Itzig, le cavalier du dimanche, «Itzig, où vas-tu?» «Est-ce que je le sais? Demande au cheval.» Je n'ai pas commencé un seul paragraphe en sachant où j'arriverais» (lettre du 07-07-1898, Freud, 1985, 319).

Avec cette préférence pour une certaine spontanéité dans l'écriture, Freud a manifesté une grande hésitation à écrire à la demande des maisons de publication, sentant qu'en ces occasions ses compositions n'avaient pas cette poussée intérieure. Pourtant, même dans ces moments où la spontanéité créatrice de Freud était à son apogée, il ne perdit jamais de vue sa responsabilité envers le lecteur : c'est-à-dire que Freud ne laissa jamais sa spontanéité personnelle faire entrave à la transmission intelligible d'observations scientifiques. Une réflexion sur ce point nous force à modifier la distinction faite antérieurement entre les deux styles de Freud : style public et style privé. En effet, il a alterné et entremêlé ces deux styles au fur et à mesure qu'il a continué d'explorer et d'exposer sa science. En somme, ce mélange a offert l'avantage énorme de provoquer et faciliter les processus associatifs et critiques, ceux de Freud dans son écriture et les nôtres dans notre lecture de son œuvre (pour des exemples détaillés, voir mes livres cités en références).

Typiquement employé dans les expositions fragmentaires plutôt que globales, ce style était applicable à la psychanalyse comme science en évolution, à l'inconscient pratiquement inconnaissable, et au langage verbal lui-même, qui ne peut être qu'une approximation des complexités de la vie inconsciente. Dans cette entreprise de l'exposé de Freud, il en vint à utiliser des définitions flexibles. Au lieu de s'appuyer sur une terminologie préférablement tirée des langues classiques mortes, celles favorisées dans la traduction de la *Standard Edition*, Freud a prôné l'utilisation de termes vivants, de termes de la vie quotidienne dans sa langue allemande bien vivante comme langage approprié : «Des termes corrects, dit-il, par suite de l'histoire de leur développement, sont plus riches en associations que des concepts» (Freud, 1900, 340). Et ces termes concrets acquièrent une résonance accrue à cause de leur emploi courant, tout autant que la psychologie dans la psychopathologie de la vie quotidienne (voir Mahony, 1984b).

En plus de la puissance évocatrice et de la résonance, les aspects temporels du discours génétique de Freud ont une signification de première importance, et ceci en dépit du fait que l'allemand permet une utilisation plus souple des temps des verbes que l'anglais, par exemple. Malheureusement les lecteurs qui dépendent uniquement de la *Standard Edition* ne peuvent apprécier, par exemple, que dans le cas de l'Homme aux Rats, Freud peut rendre des scènes de cinq époques différentes par le temps présent dans la narration : l'enfance de l'Homme aux Rats, son traitement psychanalytique, les notes sur l'évolution du cas rédigées subséquemment par Freud, sa révision de ces notes en vue de la publication du cas, et finalement, l'invitation que Freud nous fait, nous lecteurs, en tant que coobservateurs cliniques à ses côtés. Ceci produit une prose stéréophonique à cinq voix, traduite entièrement au passé dans la *Standard Edition*⁷. Permettez-moi de dire qu'il ne s'agit pas ici d'une question superficielle d'esthétique au sujet de la prose de Freud ; il s'agit plutôt du processus primaire de la prose de Freud, de sa psychodynamique en général et de l'impact cumulatif sur le lecteur. Pourtant, aussi grande que soit la richesse du texte original allemand de Freud, elle deviendra plus grande encore si nous élevons nos considérations à un niveau théorique plus élevé.

Ici, l'étude d'Elliott Jaques, *The Form of Time* (1982), vient à notre secours. Jaques nous apprend comment, dans notre fonctionnement cognitif, nous oscillons entre la conception d'un champ continu et celle d'un champ d'objets distincts. Des processus inconscients et préconscients, surgit l'expérience du temps comme durée ou comme interaction entre le courant de la mémoire, et la perception du présent et le futur de l'attente et du désir. Dans la prise de conscience focalisée d'une expérience consciente, par ailleurs, il y a la perception d'un monde morcelé et une discontinuité temporelle — d'où les idées distinctes de temps avant et après⁸. En contraste avec le flot non verbalisé et primaire dans l'inconscient, et le non-formé et non-fusionné dans le préconscient, l'expérience consciente est marquée par une perception focalisée, verbalisable. La nature distinctive et séparable des mots contrevient à la continuité de la vie préconsciente et, encore plus, de la vie inconsciente : le cours du temps, comme dit Hegel, est tué par les mots. On comprend donc

que la continuité est mieux réflétée par le langage poétique dans tout son pouvoir évocateur, et non par un langage scientifiquement rigoureux (voir Jaques, surtout pages 52, 57-60 et 65).

Revenons à Freud. Je suggère que son style stéréophonique à cinq voix, exprimant plusieurs temps par le présent, est une illustration de l'impact des processus inconscients sur l'imagination. En contrepoint, nous notons une préoccupation exceptionnelle chez Freud quant au temps comme série d'unités discrètes. Avec ses anticipations et rétropections continues, Freud oriente le lecteur en le renvoyant à la séquence de la réalité historique et psychique et à son exposé textuel même de ces réalités (Mahony, 1987a, 1987b). De sorte que, dans leur présentation du temps comme courant et moments séparables, les textes de Freud, remplis par le temps, nous donnent, à nous lecteurs, une expérience plus complète, consciente et inconsciente. Dans la textualité ouverte de Freud, la saturation temporelle n'est pas le seul élément distinctif qui soit équilibré entre expression consciente et inconsciente : en outre, des analyses critiques brillantes s'ajoutent à un langage évocateur, dont la répétition et l'intensité peuvent servir de mesure du discours exploratoire, et d'inspiration impulsive, inspiré spontanément de Freud. Sur la même balance, au lieu de faire disparaître une remarque tangentielle, Freud l'inclut et cherche à mettre en évidence sa tangentialité. Plus encore, après avoir établi un certain nombre de catégories pour un sujet particulier, il pourra en augmenter le nombre : plusieurs pages plus loin, au lieu de retourner à sa liste établie au préalable et en reviser l'énumération à l'intérieur de sa première version. Par ces moyens, et beaucoup d'autres encore, Freud nous permet d'apprécier l'originalité associative de son texte.

Pour terminer, je m'arrêterai sur l'exemple le plus impressionnant du discours polyphonique de Freud, l'*Interprétation des rêves*. Cette œuvre primordiale fut le point de départ de tant d'autres qui en ont découlé. La partie cruciale du texte de Freud comprend son élucidation pratique et théorique des rêves ; cependant, dans le chef-d'œuvre du maître se trouve un texte sous-jacent qui revient toujours à la mère, ce sujet dont il n'a jamais pu éclairer le mystère (Mahony, 1982a, 1989c). De façon plus précise, on peut dire que le texte sous-jacent symbolique établit un lien entre rêves et corps maternel.

Deux énoncés clés stratégiquement localisés dans ce sous-texte, l'un au début et l'autre à la fin de l'*Interprétation des rêves*, se lisent comme suit :

«Chaque rêve compte au moins un point ... un nombril, peut-on dire, par lequel il rejoint l'inconnu. Ceci est le nombril du rêve, la place par laquelle il chevauche l'inconnu» (*Gesammelte Werke*, 2 / 3 : 116 n. et 530) (notre traduction).

Le pouvoir de suggestion de ces énoncés de Freud est d'autant plus frappant que le mot *inconnu* en allemand (*Unerkannten*) est dérivé d'un verbe qui, comme en français, renvoie aussi à une connaissance charnelle dans le sens biblique du terme. Aussi, au cours de l'exposé de Freud, le rêveur progresse-t-il à partir d'un point où il est avec sa mère jusqu'au point où il la chevauche ; et séparant ces deux énoncés, nous trouvons pertinemment la formulation d'Oedipe par Freud.

Peut-être pouvons-nous mieux voir comment Freud a érotisé l'écriture de l'*Interprétation des rêves* si nous gardons en tête la structure narrative plus large dans sa stratégie discursive. Tout au cours de son livre Freud a présenté son investigation scientifique des rêves comme rien de plus qu'une excursion dans la nature. Loin d'être un embellissement d'importance négligeable, ce tableau illustre comment Freud perçoit le paysage, tout comme la forêt, symbolisant la mère (Freud, 1900, 355, 684 ; 1915-1917, 156, 159-160). À ce sujet il faut nous souvenir que le choix premier de Freud d'étudier la médecine a été influencé par la lecture d'un essai décrivant la nature en tant que mère érotisée avec ses secrets à explorer. Il est donc clair que, si le traité magistral de Freud contenait des descriptions analytiques de rêves, il représentait aussi un retour à ce voyage symbolique à travers le paysage maternel. En un mot, le métalangage se fondit dans le langage, la narration et l'investigation épistémologique se rencontrèrent dans la mère.

Dans ces considérations, j'ai essayé de montrer plusieurs trésors qui étaient longtemps restés cachés dans l'œuvre de Freud ; c'est en les détarrant que nous sommes en mesure d'apprécier à quel point ses théories étaient subtilement mêlées à son écriture. Cependant, une attention soutenue portée à son œuvre peut apporter plus qu'une récompense théorique : elle peut aider non seulement à notre écoute mais aussi à notre vision dans le contexte clinique (voir Mahony, 1989a).

Notes

1. Trois ans auparavant, Freud a parlé de lui-même comme élève de Breuer et de Charcot (Freud, 1896, 199).
2. Ou au plus, Freud a vu Charcot pour 15 ¼ semaines. Freud a rencontré Charcot le 20 octobre 1885 pour la première fois, et le 23 février de l'année suivante pour la dernière fois ; le 20 décembre, Freud s'absenta pour aller visiter sa fiancée à Wandsbek et ne revint que neuf jours plus tard (cf. Jones, 1953, 183 et 186-187).
3. Voir Freud, 1940a). Les éditeurs de la *Gesammelte Werke* ont omis d'imprimer la courte préface de l'Abrégé ; cette préface, cependant, est incluse dans l'édition originale publiée dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse* (1940), 25.8. La traduction de Strachey, «in the most concise form and in the most unequivocal terms» («dans la forme la plus concise et les termes les moins équivoques») ne rend pas le sens de l'allemand («in gedrängtester Form und in entschiedenster Fassung»).
4. Cf. Schafer qui affirme : «Barbara H. Smith, professeur de littérature, a défini la narration comme «quelqu'un dit à quelqu'un d'autre que quelque chose est arrivée. Je suggère que la définition devrait également inclure dire à quelqu'un d'autre que quelque chose arrive ou est anticipée» (1981, 4).
5. «Approximate» dans le texte anglais est, bien sûr, un mot clé. À peu près une décennie après les conférences d'*Introduction à la psychanalyse*, toutefois, en discutant avec le personnage imaginaire neutre, Freud a réfuté tout pouvoir de convaincre et il a déclaré que seulement l'expérience de la cure analytique peut persuader une personne des vérités de la psychanalyse (Freud, 1926, 198-199).
6. Le texte original se lit ainsi : «Scientia vero, quae aliis ... traditur, eadem Methodo (si fieri possit) ... est insinuanda, qua primitus inventa est. Atque hoc ipsum fieri sane potest in scientia per Inductionem acquisita ... sane secundum majus et minus possit quis scientiam propriam revisere, et vestigia suae cognitionis simul et consensus remetiri ; atque hoc pacto scientiam sic transplantare in animum alienum sicut crevit in suo ... Aphorismi, cum scientiarum portiones quasdam et quasi frustra tantum exhibeant, invitant ut alii etiam aliquid adjiciant et erogent» (Bacon, 1623, 2, 429 et 431).
7. Selon Ornston (1982), Freud a toujours décrit ses concepts importants de plusieurs différentes façons, une souplesse qui a été abandonnée par Strachey lorsqu'il visait à obtenir un texte plus consistant dans sa traduction ; de plus, le mode subjonctif, utilisé par Freud pour véhiculer notre incertitude quant aux processus inconscients, a été régulièrement traduit par Strachey par le mode indicatif, mode de déclaration des faits. Voir aussi Ornston, 1985.
8. À ce sujet, voir les commentaires de Gilbert Rose (1980) sur l'impact du processus primaire sur l'expérience du temps et de l'espace.

Références

- Bacon, F., 1623, De Dignitate et Augmentis Scientiarum (Liber Sextus), in *The Works of Francis Bacon*, Vol. II, édition J. Spedding, R. Ellis, et D. Heath, London, 1861.
- Benedikt, M., 1906, *Aus meinem Leben : Erinnerungen und Erörterungen*, Vienna, Carl Konegen.
- Bernfeld, S., 1944, Freud's earliest theories and the School of Helmholtz, *Psychoanal. Q.*, 13, 341-362.
- Brücke, T., 1928, *Ernst Brücke*, Vienna, Julius Springer.
- Ellenberger, H., 1970, *The Discovery of the Unconscious*, New York, Basic Books.
- Freud, S., 1892-1894, Preface and footnotes to the translation of Charcot's, Tuesday Lectures, *S.E.*, 1.
- Freud, S., 1893, Charcot, *S.E.*, 3.
- Freud, S., 1896, The aetiology of hysteria, *S.E.*, 3.
- Freud, S., 1900, The interpretation of dreams, *S.E.*, 4 & 5.
- Freud, S., 1901, Autobiographical note, *S.E.*, 3.
- Freud, S., 1910, Five lectures on psycho-analysis, *S.E.*, 11.
- Freud, S., 1915-1917, Introductory lectures on psycho-analysis, *S.E.*, 15 & 16.
- Freud, S., 1925, An autobiographical study, *S.E.*, 20.
- Freud, S., 1926, The question of lay analysis, *S.E.*, 20.
- Freud, S., 1933, New introductory lectures on psycho-analysis, *S.E.*, 22, (G.W., 15).
- Freud, S., 1940a), An outline of psycho-analysis, *S.E.*, 23, (G.W., 17).
- Freud, S., 1940b), Some elementary lessons in psycho-analysis, *S.E.*, 23, (G.W., 17).
- Freud, S., 1940-41, Letter to Josef Breuer, *S.E.*, 1.
- Freud, S., 1974, *Sigmund Freud / C.G. Jung, Briefwechsel*, colligés par McGuire, W., Saulerlander, W., Frankfurt a. M., Fischer Verlag.
- Freud, S., 1985, *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess*, Masson, J., éd., Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- Guillain, G., 1955, *J.M. Charcot : Sa vie, son oeuvre*, Paris, Masson.
- Jaques, E., 1982, *The Form of Time*, New York, Crane Russak.
- Jones, E., 1953, *The Life and Work of Sigmund Freud*, Vol. 1, New York, Basic Books.
- Knoepfmacher, H., 1979, Sigmund Freud and the B'Nai B'rith, *Journal American Psychoanal. Association*, 27, 441-450.
- Mahony, P., 1982a, Discorso di donne e letteratura : dicotomia natura cultura, *Spirali : Giornale Internazionale di Cultura*, no 39.
- Mahony, P., 1982b, *Freud As a Writer*, (préface de George Pollock), New York, International Universities Press, Deuxième édition remaniée et augmentée, New Haven, Connecticut, Yale University Press, 1987.
- Mahony, P., 1984a, *Cries of the Wolf Man* (préface de George Pollock), New York, International Universities Press.
- Mahony, P., 1984b, Vers une compréhension de la traduction en psychanalyse, *L'écrit du Temps*, 7, 31-42.
- Mahony, P., 1986a, *Freud and the Rat Man*, (préface d'Otto Kernberg), New Haven, Connecticut, Yale University Press (traduction française à paraître dans la Bibliothèque de Psychanalyse, dirigée par Jean Laplanche, Presses Universitaires de France).
- Mahony, P., 1986b, L'institution psychanalytique et la tyrannie textuelle, in Leroux, G., Van Schendel, M., eds, *Sédiments*, Montréal, Hurtubise, 145-159.

- Mahony, P., 1987, *Psychoanalysis and Discourse*, Londres, Tavistock et Methuen.
- Mahony, P., 1989a, Non-perverse scopophilia : a case history, *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 37, no. 2.
- Mahony, P., 1989b, *On Defining Freud's Discourse*, New Haven, Connecticut, Yale University Press.
- Mahony, P., 1989c, Si ... l'analys(t)e a un sexe, in Van Guiseghem, G. et al., eds, *L'analys(t)e a-t-elle (il) un sexe ?*, Montréal, Association des psychothérapeutes psychanalytiques du Québec, 83-96.
- Ornston, D., 1982, Strachey's influence, *International Journal of Psycho-Analysis*, 63, 409-436.
- Ornston, D., 1985, Freud's conception is different than Strachey's, *Journal of the American Psychoanalytic Association*, 33, 337-370.
- Rose, G., 1980, *The Power of Form*, New York, International Universities Press.
- Sachs, H., 1945, *Freud : Master and Friend*, London, Imago.
- Schafer, R., 1981, *Narrative Actions in Psychoanalysis*, Worcester, Massachusetts, Clark University Press.

SUMMARY

For well over a decade I have been exploring certain psychodynamic aspects of Freud's discourse and their implications, which tend to be scotomized by an ideologically-driven organizational psychoanalysis. Ideally there should be a continuity between the more circumscribed communicative scene of clinical psychoanalysis and the broader scene of communication with one's psychoanalytically oriented colleagues.

More specifically, a historical framework stretching from the Renaissance to the nineteenth century helps to highlight the distinctiveness of that kind of discourse which Freud preferred to use. In particular, it was one which stimulated and facilitated both the associative and critical processes of Freud in the act of writing, and ours as well in the act of reading him. Such a discourse not only describes but also enacts psychic activity on the conscious, preconscious and unconscious levels. There is ultimately a democratic spirit in such expression, which I have pointedly called elsewhere Freud's prose of solidarity, and alternately, Freud's policy of a non-apartheid lexicality.